

## LE MARIAGE & L'ÉLEVAGE DES JEUNES chez les animaux 1

D'autres espèces, tout en ayant renoncé à la promiscuité, sont de déterminés polygames. Les gallinacés surtout aiment particulièrement cette forme d'union conjugale, si commune, en fait, dans l'humanité, même dans l'humanité civilisée et se targuant de pratiquer la monogamie. Notre coq de basse-cour, sensuel et vaniteux, courageux et jaloux, est un type parfait d'oiseau polygame. Mais les habitudes polygamiques des gallinacés ne les empêchent pas de ressentir très fortement la passion amoureuse. Tels d'entre eux, quand le vertige d'amour les prend, semblent cesser de voir, d'entendre et ne se soucient plus du danger. Par exemple, un coup de fusil n'effraie pas un tétras mâle, alors qu'il balance la tête en sifflant pour charmer sa femelle; mais cette ardeur ne l'empêche point d'être un animal volage, toujours en quête de nouvelles aventures, toujours cherchant de nouvelles compagnes.

Ces exemples d'humeur vagabonde sont du reste assez rares chez les oiseaux, qui, en très grande majorité, sont monogames et même en matière de fidélité conjugale, fort supérieurs à la plupart des hommes.

Presque tous les rapaces, même les stupides vautours sont monogames. L'union conjugale de l'aigle à tête blanche paraît même durer jusqu'à la mort de l'un des époux : c'est le mariage monogamique et indissoluble, quoique sans contrainte légale. Les aigles dorés vivent par couples et restent attachés l'un à l'autre, des années durant, sans même changer de domicile. Mais ces cas, si honorables, n'ont rien d'exceptionnel; l'attachement conjugal profond est un sentiment commun à beaucoup d'oiseaux.

Chez la perruche illinoise (*Psittacus pertinax*), veuvage et mort sont synonymes, ce qui est assez rare dans l'espèce humaine, et les oiseaux nous donnent plus d'un exemple analogue. Quand, après quelques années de vie conjugale, un hypolaïs des saules vient à mou-

rir, son compagnon lui survit à peine pendant un mois. Le mâle et la femelle des panures sont toujours perchés côte à côte.

Viennent-ils à s'endormir, l'un d'eux, le mâle ordinairement, recouvre tendrement l'autre de son aile. La mort de l'un, dit Brehm, cause fatalement celle de son compagnon. Les couples des colaptes dorés, des tourterelles, etc., vivent dans une union parfaite, et, en cas de veuvage, éprouvent un chagrin violent et durable. Le mâle d'un colapte (grimpeur) ayant vu mourir sa femelle, tambourinait nuit et jour de son bec pour appeler l'absente; puis enfin, découragé et désespéré, il devint silencieux, mais perdit à jamais toute gaieté (Brehm).

Ces exemples de fidélité à toute épreuve, de religion du souvenir, tout en étant bien plus fréquents dans les ménages humains, ne sont point cependant de règle absolue. Chez les oiseaux, comme chez les hommes, il semble qu'il y ait bon nombre d'irréguliers, d'individus imparfaitement moralisés encore et de tempérament volage. On le peut induire de la facilité avec laquelle, chez certaines espèces d'oiseaux monogames, le conjoint mort est remplacé. Jenner, l'inventeur de la vaccine, raconte que, dans le Wiltshire, il a vu tuer, sept jours de suite, l'un des oiseaux d'un couple de pies, qui, sept fois fut immédiatement remplacé. Des faits analogues ont été observés sur des geais, sur des faucons, sur des sansonnets. Or, puisqu'il s'agit d'animaux appariés, chaque remplacement doit correspondre à un abandon, d'autant mieux que les observations ont été faites dans une même localité et au plus fort de la saison de la reproduction.

En outre, d'étranges fantaisies amoureuses passent parfois dans le cerveau de certains oiseaux. Ainsi l'on voit des oiseaux d'espèces distinctes s'accoupler et cela même à l'état sauvage. On a observé de ces unions illégitimes entre des oies et des bernaches, des tétras noirs et des faisans.

Darwin relate un cas de passion de ce genre, née subitement, par coup de foudre, chez une cane. Le fait fut observé et raconté par M. Hewit en ces termes : « Ayant déjà reproduit pendant deux saisons avec un mâle de son espèce, elle le congédia aussitôt que j'eus introduit dans le même étang une sarcelle mâle. Ce fut évidemment un cas d'amour subit; car la cane vint nager d'une manière caressante autour du nouveau venu, manifestement alarmé et peu disposé à accueillir ses avances. Dès ce moment, la cane oublia son ancien compagnon. L'hiver passa et, le printemps suivant, la sarcelle mâle parut avoir cédé aux attentions et aux soins dont elle avait été entourée, car les deux oiseaux s'accouplèrent et produisirent sept ou huit petits. » Il est difficile de ne pas attribuer les écarts de ce genre à des mobiles analogues à ceux qui nous en font commettre de semblables, à la passion, au caprice, à la dépravation, si l'on veut. Force est bien ici de rejeter la théorie de l'instinct mécanique et immuable. De telles observations prouvent clairement que, tout en étant moins compliquée que

la nôtre, la psychologie animale n'en diffère pas essentiellement et par conséquent l'éclaire. L'aventure de la cane, par exemple, peut, sans y rien changer, devenir une aventure humaine, attestant, pour la cent millièmes fois, que le cœur ou ce que nous appelons ainsi, est mobile, que la fidélité conjugale ne résiste pas toujours à une impression forte, naissant d'une rencontre fortuite, que la nouveauté a des effets perturbateurs, enfin que l'indifférence et la froideur tiennent rarement devant les avances, les soins persistants d'un être qui aime assez pour ne pas se décourager. Dante a déjà fait cette dernière remarque, dans un vers célèbre :

*Amor ch'a null' amato amar perdona,*

Citer Dante à propos des amours illicites d'une sarcelle et d'une cane, cela pourra choquer les lettrés, mais le bien fondé de la citation atteste une fois de plus l'identité essentielle de l'organisme animal et de l'organisme humain.

Ch. LETOURNEAU.

1 L'Évolution du Mariage et de la Famille, par Ch. Letourneau. — Adrien Delahaye et Emile Lecrosnier, éditeurs, place de l'École de Médecine, à Paris.

et les gendarmes qui vont deux par deux sur les routes et qui le faisaient plonger, par instinct, dans les buissons ou derrière les tas de cailloux.

Quand il les apercevait au loin, reluisants sous le soleil, il trouvait soudain une agilité singulière, une agilité de monstre pour gagner quelque cachette. Il dégringolait de ses béquilles, se laissait tomber à la façon d'une loque, et il se roulait en boule, devenait tout petit, invisible, rasé comme un lièvre au gîte, confondant ses haillons bruns avec la terre.

Il n'avait pourtant jamais eu d'affaires avec eux. Mais il portait cela dans le sang, comme s'il eût reçu cette crainte et cette ruse de ses parents, qu'il n'avait point connus.

Il n'avait pas de refuge, pas de toit, pas de hutte, pas d'abri. Il dormait partout en été, et l'hiver il se glissait sous les granges ou dans les étables avec une adresse remarquable. Il déguerpissait toujours avant qu'on se fût aperçu de sa présence. Il connaissait les trous pour pénétrer dans les bâtiments ; et le maniement des béquilles ayant rendu ses bras d'une vigueur surprenante, il grimpait la seule force

vers les terres molles de pluie, tellement exténué qu'il ne pouvait plus lever ses bâtons. On le chassa de partout. C'était un de ces jours froids et tristes où les cœurs se serrent, où les esprits s'irritent, où la main ne s'ouvre ni pour donner ni pour secourir.

Quand il eut fini la visite de toutes les maisons qu'il connaissait, il alla s'abattre au coin d'un fossé, le long de la cour de maître Chiquet. Il se décrocha, comme on disait pour exprimer comment il se laissait tomber entre ses hautes béquilles en les faisant glisser sous ses bras. Et il resta longtemps immobile, torturé par la faim, mais trop brute pour bien pénétrer son insondable misère.

Il attendait on ne sait quoi, de cette vague attente qui demeure constamment en nous. Il attendait au coin de cette cour, sous le vent glacé, l'aide mystérieuse qu'on espère toujours du ciel ou des hommes, sans se demander comment, ni pourquoi, ni par qui elle lui pourrait arriver. Une bande de poules noires passait, cherchant sa vie dans la terre qui nourrit tous les êtres. A tout instant, elles piquaient d'un coup de bec un grain ou un insecte invisible, puis continuaient leur recherche lente et sûre.

Cloche les regardait sans penser à rien ; puis il lui vint, plutôt au ventre que dans la tête, la sensation plutôt que l'idée qu'une de ces bêtes-là serait bonne à manger grillée sur un feu de bois mort.

Le soupçon qu'il allait commettre un vol ne l'effleura pas. Il prit une pierre à portée de sa main, et, comme il était adroit, il tua net, en la lançant, la volaille la plus proche de lui. L'animal tomba sur le côté en remuant les ailes. Les autres s'enfuirent, balancées sur leurs pattes minces, et Cloche, escaladant de nouveau ses béquilles, se mit en marche pour aller ramasser sa chasse, avec des mouvements pareils à ceux des poules.

Comme il arrivait auprès du petit corps noir taché de rouge à la tête, il reçut une poussée terrible dans le dos qui lui fit lâcher ses bâtons et l'envoya rouler à dix pas devant lui. Et maître Chiquet, exaspéré, se précipitant sur le maraudeur, le roua de coups, tapant comme un forcené, comme tape un paysan volé, avec le poing et avec le genou par tout le corps de l'infirme, qui ne pouvait se défendre.

Les gens de la ferme arrivaient à leur tour qui se mirent avec le patron à assommer le mendiant. Puis, quand ils furent las de le battre, ils le ramassèrent et l'emportèrent, et l'enfermèrent dans le bûcher pendant qu'on allait chercher les gendarmes.

Cloche, à moitié mort, saignant et crevant de faim, demeura couché sur le sol. Le soir vint, puis la nuit, puis l'aurore. Il n'avait toujours pas mangé.

Vers midi, les gendarmes parurent et ouvrirent la porte avec précaution, s'attendant à une résistance, car maître Chiquet prétendait avoir été attaqué par le gueux et ne s'être défendu qu'à grand-peine.

Le brigadier cria :

— Allons, debout !

sonne, il avait à peu près la même langue ; et sa pensée aussi était trop confuse pour se formuler par des paroles.

On l'enferma dans la prison du bourg. Les gendarmes ne pensèrent pas qu'il pouvait avoir besoin de manger, et on le laissa jusqu'au lendemain.

Mais quand on vint pour l'interroger, au petit matin, on le trouva mort sur le sol. Quelle surprise !

GUY DE MAUPASSANT.

## LA GUERRE & LES CHEFS

La corrélation des causes est incompréhensible pour l'esprit humain, mais le besoin de s'en rendre compte est inné dans le cœur de l'homme. Celui qui n'approfondit pas la raison d'être des événements s'empare de la première coïncidence qui le frappe pour s'écrier : « Voilà la cause ! »

Mais lorsqu'on pénètre au fond du moindre fait historique, c'est-à-dire au fond des masses où il s'est produit, on constate que la volonté d'un individu, non seulement ne guide pas ces masses, mais qu'elle-même est constamment dirigée par une force supérieure. Si les événements historiques n'ont en réalité d'autre cause que le principe même de toute cause, ils sont néanmoins dirigés par des lois qui nous sont inconnues, ou que nous entrevoyons à peine et que nous ne saurions découvrir, sinon à la condition de renoncer à en voir le mobile dans la volonté d'un seul homme. C'est ainsi que la connaissance de la loi du mouvement des planètes n'est devenue possible que lorsque l'homme eut répudié l'idée de l'immobilité de la terre.

Après la bataille de Borodino, après que Moscou eût été occupé par l'ennemi et incendié, l'épisode le plus important de la guerre de 1812 serait, au dire des historiens, la marche de l'armée russe quittant la route de Riazan pour prendre celle de Kalouga et aller occuper le camp de Taroutino. Ils attribuent la gloire de cet exploit héroïque à différentes personnes, et les Français eux-mêmes, quand ils parlent de ce mouvement de flanc, vantent le génie dont les généraux russes ont fait preuve en cette occasion. Il est cependant impossible de voir là,

1 La Guerre et la Paix (1805-1829), par le comte Léon Tolstoï. — Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.